

# FORMATION HLP TLE – PROPOSITIONS DE CORPUS L'HUMAIN ET SES LIMITES

## Proposition 1 : L'humain face à ses limites

### GT 1 : LAIDEUR ET VIEILLESSE : MIROIR, MON BEAU MIROIR

- M. Duras, *L'Amant*, 1984
- G. de Maupassant, *Fort comme la mort*, 1889
- C. Baudelaire, « Les petites vieilles », *Les fleurs du mal*, 1857
- C. Marot, « Blason du beau tétin » et « Blason du laid tétin », 1535

**Enjeu :** questionnement de l'homme face à son propre corps et au corps d'autrui.

### GT 2 : VIEILLESSE ET MALADIE : L'ANGOISSE DE LA LIMITE

- R. Gary (É. Ajar), *L'angoisse du roi Salomon*, 1979
- Molière, *Le malade imaginaire*, 1673
- J.-D. Bauby, *Le scaphandre et le papillon*, 1997
- M. Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, 2005
- J.-L. Giovannoni, *Garder le mort*, 1972

**Enjeu :** écriture de l'angoisse de l'être mortel.

### GT 3 : MAQUILLAGE ET MODE : L'HOMME AMÉLIORÉ ?

- Ovide, *L'art d'aimer* (trad. D. Nisard), env. 1 ap. J.C.
- U. Eco, « La pensée lombarde », *La Guerre du faux*, 1985
- C. Baudelaire, « Eloge du maquillage », *Le Peintre de la vie moderne*, 1868
- C. de Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721

**Enjeu :** questionnement sur la prétendue légèreté attribuée à la coquetterie.

- ★ **Cinéma :** P. Almodovar, *La piel que habito*, 2011 /D. Fincher, *L'étrange histoire de Benjamin Button*, 2008 / J. Audiard, *De rouille et d'os*, 2012.

## Proposition 2 : De Pygmalion à Prométhée : humain, surhumain ?

### GT 1 : LE CORPS HUMAIN, UNE MACHINE MAÎTRISÉE PAR L'HOMME ?

- M. Serres, *Variations sur le corps*, 1999
- P. Lemaître, *Au revoir là-haut*, 2013
- M. de Kerangal, *Réparer les vivants*, 2014
- M. Proust, *Le Côté de Guermantes*, 1920

**Enjeu :** découverte de textes autour de la médecine et de la capacité de l'homme à réparer son propre corps.

## GT 2 : MYTHE, ET FANTASTIQUE : LE FANTASME DE L'HOMME CRÉATEUR

- Ovide, « Pygmalion et Galatée », *Métamorphoses*, I<sup>e</sup> s. ap. J.C
- G. Scholem, « Le Golem de Prague et le Golem de Rehovot »
- O. Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*, 1890
- M. Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, 1818
- A. de Villiers de L'Isle Adam, *L'Ève future*, 1886

**Enjeu** : questionnement sur le fantasme de l'homme créateur depuis ses origines.

## GT 3 : SCIENCE-FICTION ET ROBOTS : L'UNIVERS D'ASIMOV

- I. Asimov, *Cercle vicieux*, 1942
- I. Asimov, Robert Silverberg, *Tout sauf un Homme*, 1993
- I. Asimov, *L'homme Bicentenaire*, 1978
- I. Asimov, *Le Cycle Des Robots, I - Les Robots*, 1950

**Enjeu** : découverte de l'œuvre d'Asimov, du genre de la science-fiction, et des questionnements autour des frontières entre l'humain et la machine.

- ★ **Cinéma /série** : A. Niccol, *Bienvenue à Gattaca*, 1997 / S. Jonze, *Her*, 2013 / J. Nolan & L. Joy, *Westworld*, 2016-2020 (série).

Liste des adaptations cinématographiques des œuvres d'Asimov :

[https://www.senscritique.com/liste/Les\\_Adaptations\\_au\\_Cinema\\_Isaac\\_Asimov/2010214](https://www.senscritique.com/liste/Les_Adaptations_au_Cinema_Isaac_Asimov/2010214)

# FORMATION HLP TLE – PROPOSITIONS DE CORPUS

## L'HUMAIN ET SES LIMITES

### Proposition 1 : L'humain face à ses limites

#### GT 1 : LAIDEUR ET VIEILLESSE : MIROIR, MON BEAU MIROIR

#### MARGUERITE DURAS, *L'AMANT* (1984)

Un jour, j'étais âgée déjà, dans le hall d'un lieu public, un homme est venu vers moi. Il s'est fait connaître et il m'a dit : « Je vous connais depuis toujours. Tout le monde dit que vous étiez belle lorsque vous étiez jeune, je suis venu pour vous dire que pour moi je vous trouve plus belle maintenant que lorsque vous étiez jeune, j'aimais moins votre visage de jeune femme que celui que vous avez maintenant, dévasté. »

Je pense souvent à cette image que je suis seule à voir encore et dont je n'ai jamais parlé. Elle est toujours là dans le même silence, émerveillante. C'est entre toutes celle qui me plaît de moi-même, celle où je me reconnais, où je m'enchant.

Très vite dans ma vie il a été trop tard. À dix-huit ans il était déjà trop tard. Entre dix-huit et vingt-cinq ans mon visage est parti dans une direction imprévue. À dix-huit ans j'ai vieilli. Je ne sais pas si c'est tout le monde, je n'ai jamais demandé. Il me semble qu'on m'a parlé de cette poussée du temps qui vous frappe quelquefois alors qu'on traverse les âges les plus jeunes, les plus célébrés de la vie. Ce vieillissement a été brutal. Je l'ai vu gagner un à un mes traits, changer le rapport qu'il y avait entre eux, faire les yeux plus grands, le regard plus triste, la bouche plus définitive, marquer le front de cassures profondes. Au contraire d'en être effrayée j'ai vu s'opérer ce vieillissement de mon visage avec l'intérêt que j'aurais pris par exemple au déroulement d'une lecture. Je savais aussi que je ne me trompais pas, qu'un jour il se ralentirait et qu'il prendrait son cours normal. Les gens qui m'avaient connue à dix-sept ans lors de mon voyage en France ont été impressionnés quand ils m'ont revue, deux ans après, à dix-neuf ans. Ce visage-là, nouveau, je l'ai gardé. Il a été mon visage. Il a vieilli encore bien sûr, mais relativement moins qu'il n'aurait dû. J'ai un visage lacéré de rides sèches et profondes, à la peau cassée. Il ne s'est pas affaissé comme certains visages à traits fins, il a gardé les mêmes contours mais sa matière est détruite. J'ai un visage détruit.

#### Question d'interprétation littéraire :

Montrez que l'autportrait permet, dans ce passage, une introspection.

Or, un matin, comme sa femme de chambre entra et venait d'ouvrir les volets et les rideaux en demandant : « Comment va Madame aujourd'hui ? » elle répondit, se sentant épuisée et courbaturée à force d'avoir pleuré : « Oh ! pas du tout. Vraiment je n'en puis plus. »

La domestique qui tenait le plateau portant le thé regarda sa maîtresse, et émue de la voir si pâle dans la blancheur du lit, elle balbutia avec un accent triste et sincère :

« En effet, Madame a très mauvaise mine. Madame ferait bien de se soigner. »

Le ton dont cela fut dit enfonça au cœur de la comtesse une petite piqûre comme d'une pointe d'aiguille, et dès que la bonne fut partie, elle se leva pour aller voir sa figure dans sa grande armoire à glace.

Elle demeura stupéfaite en face d'elle-même, effrayée de ses joues creuses, de ses yeux rouges, du ravage produit sur elle par ces quelques jours de souffrance. Son visage qu'elle connaissait si bien, qu'elle avait si souvent regardé en tant de miroirs divers, dont elle savait toutes les expressions, toutes les gentilles, tous les sourires, dont elle avait déjà bien des fois corrigé la pâleur, réparé les petites fatigues, détruit les rides légères apparues au trop grand jour, au coin des yeux, lui sembla tout à coup celui d'une autre femme, un visage nouveau qui se décomposait, irrémédiablement malade.

Pour se mieux voir, pour mieux constater ce mal inattendu, elle s'approcha jusqu'à toucher la glace du front, si bien que son haleine, répandant une buée sur le verre, obscurcit, effaça presque l'image blême qu'elle contemplait. Elle dut alors prendre un mouchoir pour essuyer la brume de son souffle, et frissonnante d'une émotion bizarre, elle fit un long et patient examen des altérations de son visage. D'un doigt léger elle tendit la peau des joues, lissa celle du front, releva les cheveux, retourna les paupières pour regarder le blanc de l'œil. Puis elle ouvrit la bouche, inspecta ses dents un peu ternies où des points d'or brillaient, s'inquiéta des gencives livides et de la teinte jaune de la chair au-dessus des joues et sur les tempes.

Elle mettait à cette revue de la beauté défaillante tant d'attention qu'elle n'entendit pas ouvrir la porte, et qu'elle tressaillit jusqu'au cœur quand sa femme de chambre, debout derrière elle, lui dit :

« Madame a oublié de prendre son thé. »

La comtesse se retourna, confuse, surprise, honteuse, et la domestique, devinant sa pensée, reprit :

« Madame a trop pleuré, il n'y a rien de pire que les larmes pour vider la peau. C'est le sang qui tourne en eau. »

Comme la comtesse ajoutait tristement :

« Il y a aussi l'âge. »

La bonne se récria :

« Oh ! oh ! Madame n'en est pas là ! En quelques jours de repos il n'y paraîtra plus. Mais il faut que Madame se promène et prenne bien garde de ne pas pleurer. »

A Victor Hugo

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,  
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,  
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,  
Éponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus  
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.  
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,  
Frémissant au fracas roulant des omnibus,  
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,  
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;  
Se traînent, comme font les animaux blessés,  
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes  
Où se pend un Démon sans pitié ! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une  
vrille,  
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit ;  
Ils ont les yeux divins de la petite fille  
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

- Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles  
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?  
La Mort savante met dans ces bières pareilles  
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile  
Traversant de Paris le fourmillant tableau,  
Il me semble toujours que cet être fragile  
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau ;

A moins que, méditant sur la géométrie,  
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,  
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie  
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

- Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,  
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...  
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes  
Pour celui que l'austère Infortune allaita !  
[...]

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,  
A travers le chaos des vivantes cités,  
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,  
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,  
Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil  
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ;  
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,  
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;  
Et nul ne vous salue, étranges destinées !  
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !  
[...]

**Blason du beau tétin**

Tétin refait, plus blanc qu'un œuf,  
 Tétin de satin blanc tout neuf,  
 Tétin qui fait honte à la rose,  
 Tétin plus beau que nulle chose ;  
 Tétin dur, non pas Tétin, voire,  
 Mais petite boule d'Ivoire,  
 Au milieu duquel est assise  
 Une fraise ou une cerise,  
 Que nul ne voit, ne touche aussi,  
 Mais je gage qu'il est ainsi.  
 Tétin donc au petit bout rouge  
 Tétin qui jamais ne se bouge,  
 Soit pour venir, soit pour aller,  
 Soit pour courir, soit pour baller.  
 Tétin gauche, tétin mignon,  
 Toujours loin de son compagnon,  
 Tétin qui porte témoignage  
 Du demeurant du personnage.  
 Quand on te voit il vient à maint  
 Une envie dedans les mains  
 De te tâter, de te tenir ;  
 Mais il se faut bien contenir  
 D'en approcher, bon gré ma vie,  
 Car il viendrait une autre envie.  
 Ô tétin ni grand ni petit,  
 Tétin meur, tétin d'appétit,  
 Tétin qui nuit et jour criez  
 Mariez moi tôt, mariez !  
 Tétin qui s'enflés, et repousses  
 Ton gorgias de deux bons pouces,  
 A bon droit heureux on dira  
 Celui qui de lait t'emplira,  
 Faisant d'un tétin de pucelle  
 Tétin de femme entière et belle.

**Blason du lait tétin**

Tétin qui n'as rien que la peau,  
 Tétin flac, tétin de drapeau,  
 Grand' tétine, longue tétasse,  
 Tétin, dois-je dire besace ?  
 Tétin au grand vilain bout noir  
 Comme celui d'un entonnoir,  
 Tétin qui brimballe à tous coups,  
 Sans être ébranlé ne secous.  
 Bien se peut vanter qui te tâte  
 D'avoir mis la main à la pâte.  
 Tétin grillé, tétin pendant,  
 Tétin flétri, tétin rendant  
 Vilaine bourbe en lieu de lait,  
 Le Diable te fit bien si laid !  
 Tétin pour tripe réputé,  
 Tétin, selon moi, emprunté  
 Ou dérobé en quelque sorte  
 De quelque vieille chèvre morte.  
 Tétin propre pour en Enfer  
 Nourrir l'enfant de Lucifer ;  
 Tétin, boyau long d'une gaule,  
 Tétasse à jeter sur l'épaule  
 Pour faire – tout bien compassé –  
 Un capuchon du temps passé,  
 Quand on te voit, il vient à maints  
 Une envie dedans les mains  
 De te prendre avec des gants doubles,  
 Pour en donner cinq ou six couples  
 De soufflets sur le nez de celle  
 Qui te cache sous son aisselle.  
 Va, grand vilain tétin puant,  
 Tu fournirais bien en suant  
 De civettes et de parfum  
 Pour faire cent mille défunts.  
 Tétin de laideur dépiteuse,  
 Tétin dont Nature est honteuse,  
 Tétin des vilains le plus brave,  
 Tétin dont le bout toujours bave,  
 Tétin fait de poix et de glu,  
 Merde, ma plume, n'en parlez plus !  
 Laissez-le là, ventre saint George,  
 Vous me feriez rendre ma gorge.

Le lendemain était le quatre-vingt-cinquième anniversaire de Monsieur Salomon. J'ai mis le drapeau noir et je suis allé le voir. Je l'ai trouvé de très bon poil.

– Ah, Jeannot, c'est gentil d'y avoir pensé...

– Monsieur Salomon, permettez-moi de vous féliciter pour votre belle performance.

– Merci mon, mon petit, merci, on fait ce qu'on peut, mais on s'occupe de nous, on s'occupe de nous...

Il a trotté jusqu'à son bureau et il a pris *Le monde*.

– On dirait qu'ils ont fait exprès, pour mon quatre-vingt-cinquième anniversaire. Lisez, lisez !

C'était une page qui s'appelait *Viellir. Tous les centenaires bien-portants vivent une vie active dans une région montagneuse propice à l'exercice. L'art et la manière de mieux vieillir, par le docteur Longueville... Ce petit livre pratique, facile à lire, et illustré de quelques dessins de Faizant, aborde les problèmes d'hygiène et de mode de vie afin d'inciter les personnes âgées à...*

Monsieur Salomon se penchait sur mon épaule, avec sa loupe de philatéliste. Il lut de sa très belle voix :

– ... *Afin d'inciter les personnes âgées à acquérir une attitude entreprenante dans une nouvelle étape de l'existence...* Une attitude entreprenante, tout est là ! Mais il y a mieux...

Il avait souligné au crayon rouge.

– ... *De nombreux végétaux et certains poissons ont une durée de vie illimitée...*

Il braqua sur moi sa loupe.

– Tu savais, toi, que de nombreux végétaux et certains poissons ont une durée de vie illimitée, Jeannot ?

– Non, Monsieur Salomon, mais ça fait plaisir.

– N'est-ce pas ? Je me demande pourquoi on nous cache des choses importantes.

– C'est vrai, Monsieur Salomon. La prochaine fois, ce sera peut-être nous.

– De nombreux végétaux et certains poissons, dit Monsieur Salomon, avec haine.

J'ai fait quelque chose que je n'avais encore jamais fait auparavant. Je lui ai mis les bras autour des épaules. Mais il continuait à râler.

– ... *Afin d'encourager les personnes âgées à acquérir une attitude entreprenante dans une nouvelle étape de la de l'existence, gronda-t-il. [...] Je te leur foutrai un de ces coups de pieds au cul, monzami !*

– Ne gueulez pas, Monsieur Salomon, ça sert à quoi ?

– Un petit livre facile à lire et illustré de quelques dessins de Faizant qui aborde des problèmes d'hygiène et de mode de vie, afin d'inciter les personnes âgées à acquérir une nouvelle attitude entreprenante dans cette nouvelle étape de l'existence ! Nom de dieu de nom de dieu !

Il tapa encore quelques coups de poings sur le bureau et il y eut sur son visage royal une expression de détermination implacable.

– Amenez-moi chez les putes, dit-il.

J'ai d'abord cru que j'avais mal entendu. Ce n'était pas possible. Un homme de cette hauteur ne pouvait pas demander une chose pareille.

– Monsieur Salomon, excusez-moi, mais j'ai entendu des choses que je n'ai sûrement pas entendues et que je ne veux même pas entendre !

– Amenez-moi chez les putes ! gueula monsieur Salomon.

[...] – Monsieur Salomon, je vous en supplie, ne dites pas des choses pareilles !

– Je veux aller chez les putes ! gueula monsieur Salomon, et il s'est remis à taper sur son bureau.

[...] – Courage, monsieur Salomon. Rappelez-vous monsieur Victor Hugo !

J'ai gueulé :

*Le vieillard qui revient vers la source première  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants...*

*Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens  
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.*

Monsieur Salomon avait saisi sa canne et j'ai vu qu'il allait me foutre sur la gueule.

– Monsieur Salomon, dans l'œil du vieillard on voit de la lumière ! Le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand ! Vous pouvez pas aller chez les putes, de là où vous êtes !

[...] – Je vous prévient que ça ne se passera pas comme ça. Il est exact que je viens d'avoir quatre-vingt-cinq ans. Mais de là à me croire nul et non avenu, il y a un pas que je ne vous permets pas de franchir. Il y a une chose que je tiens à vous dire. Je tiens à vous dire, mes jeunes amis, que je n'ai pas échappé aux nazis pendant quatre ans, à la Gestapo, à la déportation, aux rafles pour le Vél'd'Hiv', aux chambres à gaz et à l'extermination pour me laisser faire par une quelconque mort dite naturelle de troisième ordre, sous de multiples prétextes physiologiques. Les meilleurs ne sont pas parvenus à m'avoir, alors vous pensez qu'on ne m'aura pas par la routine. Je n'ai pas échappé à l'holocauste pour rien, mes petits amis. J'ai l'intention de vivre vieux, qu'on se le tienne pour dit !

Et il a levé le menton encore plus haut et avec encore plus de défi et c'était la vraie crise d'angoisse, la vraie, la grande angoisse du roi Salomon. Et c'est là qu'il a gueulé encore, avec son air de majesté :

– Et maintenant, je désire aller chez les putes !



ACTE III, SCÈNE 5  
MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON. Je viens d'apprendre là-bas à la porte de jolies nouvelles. Qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN. Monsieur, ce n'est pas...

MONSIEUR PURGON. Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE. Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON. Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN. Ce n'est pas moi...

MONSIEUR PURGON. Inventé, et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE. Il a tort.

MONSIEUR PURGON. Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN. Mon frère ?

MONSIEUR PURGON. Le renvoyer avec mépris !

ARGAN. C'est lui...

MONSIEUR PURGON. C'est une action exorbitante.

TOINETTE. Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON. Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN. Il est cause...

MONSIEUR PURGON. Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE. Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN. C'est mon frère...

MONSIEUR PURGON. Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE. Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON. Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN. C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON. Mépriser mon clystère ?

ARGAN. Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON. Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE. Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON. J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN. Ah, mon frère !

MONSIEUR PURGON. Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

TOINETTE. Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON. Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

ARGAN. Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON. Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

TOINETTE. Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON. Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

ARGAN. Hé point du tout.

MONSIEUR PURGON. J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE. C'est fort bien fait.

ARGAN. Mon Dieu !

MONSIEUR PURGON. Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN. Ah ! miséricorde.

MONSIEUR PURGON. Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN. Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON. De la bradypepsie, dans la dyspepsie.

ARGAN. Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON. De la dyspepsie, dans l'apepsie.

ARGAN. Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON. De l'apepsie, dans la lienterie.

ARGAN. Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON. De la lienterie, dans la dysenterie.

ARGAN. Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON. De la dysenterie, dans l'hydropisie.

ARGAN. Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON. Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE 6  
ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. Ah ! mon Dieu ! je suis mort. Mon frère vous m'avez perdu.

BÉRALDE. Quoi ? qu'y a-t-il ?

ARGAN. Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

**Question d'interprétation littéraire :**

**Comment l'angoisse du personnage face à la mort est-elle mise en scène dans ce passage ?**

Recroquevillé sur le fauteuil que leur mère pousse le long des couloirs de l'hôpital, j'observe mes enfants à la dérobée. Si je suis devenu un père quelque peu zombie, Théophile et Céleste, eux, sont bien réels, remuants et râleurs, et je ne me lasse pas de les regarder marcher, simplement marcher, à côté de moi en masquant sous un air assuré le malaise qui voûte leurs petites épaules. Avec des serviettes en papier, Théophile essuie, tout en marchant, les filets de salive qui s'écoulent de mes lèvres closes. Son geste est furtif, à la fois tendre et craintif comme s'il était en face d'un animal aux réactions imprévisibles. Dès que nous ralentissons, Céleste m'enserme la tête entre ses bras nus, couvre mon front de baisers sonores et répète : « C'est mon papa, c'est mon papa », à la manière d'une incantation. On célèbre la fête des pères. Jusqu'à mon accident nous n'éprouvions pas le besoin d'inscrire ce rendez-vous forcé à notre calendrier affectif, mais, là, nous passons ensemble toute cette journée symbolique pour attester, sans doute, qu'une ébauche, une ombre, un bout de papa, c'est encore un papa. Je suis partagé entre la joie de les voir vivre, bouger, rire ou pleurer pendant quelques heures, et la crainte que le spectacle de toutes ces détresses, à commencer par la mienne, ne soit pas la distraction idéale pour un garçon de dix ans et sa petite sœur de huit, même si nous avons pris en famille la sage décision de ne rien édulcorer.

Nous nous installons au Beach Club. J'appelle ainsi une parcelle de dune ouverte au soleil et au vent où l'administration a eu l'obligeance de disposer tables, chaises et parasols et même de semer quelques boutons d'or qui poussent dans le sable au milieu des herbes folles. Dans ce sas situé au bord de la plage, entre l'hôpital et la vraie vie, on peut rêver qu'une bonne fée va transformer tous les fauteuils roulants en chars à voile. « Tu fais un pendu ? » demande Théophile, et je lui répondrais volontiers qu'il me suffit déjà de faire le paralysé, si mon système de communication n'interdisait les répliques à l'emporte-pièce. Le trait le plus fin s'émousse et tombe à plat quand il faut plusieurs minutes pour l'ajuster. À l'arrivée on ne comprend plus très bien soi-même ce qui paraissait si amusant avant de le dicter laborieusement lettre par lettre. La règle est donc d'éviter les saillies intempestives. Cela enlève à la conversation son écume vif-argent, ces bons mots qu'on se relance comme une balle sur un fronton, et je compte ce manque forcé d'humour parmi les inconvénients de mon état.

Enfin, va pour un pendu, le sport national des classes de septième. Je trouve un mot, un autre, puis cale sur un troisième. En fait, je n'ai pas la tête au jeu. Une onde de chagrin m'a envahi, Théophile, mon fils, est là sagement assis, son visage à cinquante centimètres de mon visage, et moi, son père, je n'ai pas le simple droit de passer la main dans ses cheveux drus, de pincer sa nuque duveteuse, d'étreindre à l'en étouffer son petit corps lisse et tiède. Comment le dire ? Est-ce monstrueux, inique, dégueulasse ou horrible ? Tout d'un coup, j'en crève. Les larmes affluent et de ma gorge s'échappe un spasme rauque qui fait tressaillir Théophile. N'aie pas peur, petit bonhomme, je t'aime. Toujours dans son pendu, il achève la partie. Encore deux lettres, il a gagné et j'ai perdu. Sur un coin de cahier il finit de dessiner la potence, la corde et le supplicé.

La jeunesse était le temps du bonheur, sa saison unique ; menant une vie oisive et dénuée de soucis, partiellement occupée par des études peu absorbantes, les jeunes pouvaient se consacrer sans limite à la libre exultation de leurs corps. Ils pouvaient jouer, aimer, danser, multiplier les plaisirs. Ils pouvaient sortir, aux premières heures de la matinée, d'une fête, en compagnie de partenaires sexuels qu'ils s'étaient choisis pour contempler la morne file des employés se rendant à leur travail. Ils étaient le sel de la terre, et tout leur était donné, tout leur était permis, tout leur était possible.

Plus tard, ayant fondé une famille, étant entrés dans le monde des adultes, ils connaîtraient le tracasserie, le labeur, les responsabilités, les difficultés de l'existence ; ils devraient payer des impôts, s'assujettir à des formalités administratives sans cesser d'assister, impuissants et honteux, à la dégradation irrémédiable, lente d'abord, puis de plus en plus rapide, de leur corps ; ils devraient entretenir des enfants, surtout, comme des ennemis mortels, dans leur propre maison, ils devraient les choyer, les nourrir, s'inquiéter de leurs maladies, assurer les moyens de leur instruction et de leurs plaisirs, et contrairement à ce qui se passe chez les animaux cela ne durerait pas qu'une saison, ils resteraient jusqu'au bout esclaves de leur progéniture, le temps de la joie était bel et bien terminé pour eux, ils devraient continuer à peiner jusqu'à la fin, dans la douleur et les ennuis de santé croissants, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons à rien et soient définitivement jetés au rebut, comme des vieillards encombrants et inutiles. [...]

Dès qu'ils voudraient s'approcher du corps des jeunes ils seraient pourchassés, rejetés, tournés en ridicule, à l'opprobre, et de nos jours de plus en plus souvent à l'emprisonnement. Le corps physique des jeunes, seul bien désirable qu'ait jamais été en mesure de produire le monde, était réservé à l'usage exclusif des jeunes, et le sort des vieux était de travailler et de pâtir. Tel était le vrai sens de la solidarité entre générations : il consistait en un pur et simple holocauste de chaque génération au profit de celle appelée à la remplacer, holocauste cruel, prolongé, et qui ne s'accompagnait d'aucune consolation, aucun réconfort, aucune compensation matérielle, ni affective.

**JEAN-LOUIS GIOVANNONI, *GARDER LE MORT* (1975)**

*Dans le Garder le mort, Jean-Louis Giovannoni revient sur l'expérience de la mort de sa mère, et évoque en particulier la veillée mortuaire, qui est l'occasion pour chacun d'éprouver l'angoisse de sa propre mort.*

[...]  
On veut savoir  
par où  
on sera pris

On contracte  
les parties les plus sensibles

Ça ne sert à rien  
qu'on gigote

On est inquiet  
à propos des tumeurs

Elles se développent pourtant  
par plaques indolores

Ceux qui ne supportent pas  
préfèrent l'arrêt du cœur

On bascule  
c'est certain  
beaucoup plus vite

[...]  
Chaque organe  
fermera sa nuit  
selon sa nature

Sois assuré  
tout sera clos

On n'égare pas le froid

[...]  
Le corps jaune très pâle

Ce n'est pas le nôtre

C'est ce qu'on se dit

[...]  
Garder le mort

On écoute ses propres organes

[...]  
Toute eau  
s'effritera  
même la nôtre

CHARLES BAUDELAIRE, « ELOGE DU MAQUILLAGE », *LE PEINTRE DE LA VIE MODERNE* (1868)

La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle ; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme ; idole, elle doit se dorner pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguier les cœurs et frapper les esprits. Il importe fort peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous, si le succès en est certain et l'effet toujours irrésistible. C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe trouvera facilement la légitimation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté. L'énumération en serait innombrable; mais, pour nous restreindre à ce que notre temps appelle vulgairement maquillage, qui ne voit que l'usage de la poudre de riz, si naïvement anathématisé<sup>1</sup> par les philosophes candides, a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité, comme celle produite par le maillot, rapproche immédiatement l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur? Quant au noir artificiel qui cerne l'œil et au rouge qui marque la partie supérieure de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive ; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini ; le rouge, qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse. Ainsi, si je suis bien compris, la peinture du visage ne doit pas être employée dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la belle nature, et de rivaliser avec la jeunesse. On a d'ailleurs observé que l'artifice n'embellissait pas la laideur et ne pouvait servir que la beauté. Qui oserait assigner à l'art la fonction stérile d'imiter la nature ? Le maquillage n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner ; il peut, au contraire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de candeur.

Je permets volontiers à ceux-là que leur lourde gravité empêche de chercher le beau jusque dans ses plus minutieuses manifestations, de rire de mes réflexions et d'en accuser la puérile solennité ; leur jugement austère n'a rien qui me touche ; je me contenterai d'en appeler auprès des véritables artistes, ainsi que des femmes qui ont reçu en naissant une étincelle de ce feu sacré dont elles voudraient s'illuminer tout entières.

---

<sup>1</sup> Condamné publiquement.

J'ai porté des blue-jeans même lorsqu'on en portait peu et de toute façon seulement en vacances. Je les trouvais et je les trouve encore très confortables, particulièrement en voyage, parce qu'avec eux, il n'y a pas de problème de repassage, d'accrocs et de taches. Aujourd'hui on les porte aussi à cause de leur beauté, mais ils sont avant tout très utiles. La seule chose, c'est que depuis plusieurs années j'avais dû renoncer à ce plaisir, parce que j'avais grossi [...]

Récemment, en buvant moins d'alcool, j'ai perdu le nombre de kilos suffisant pour réessayer des blue-jeans *presque* normaux. J'ai souffert le martyr décrit par Goldoni<sup>2</sup>, avec la vendeuse qui disait « Serrez, vous verrez qu'ils vont s'adapter » et je suis reparti sans avoir à retenir mon ventre (je ne m'abaisse pas à de tels compromis). Toutefois je savourais pour la première fois depuis longtemps un pantalon qui, au lieu de me serrer à la taille, tenait par mes hanches, car le propre des blue-jeans c'est de comprimer la région sacro-lombaire<sup>3</sup> et de se maintenir non pas par suspension mais par adhérence.

La sensation était à nouveau inédite pour moi. Ils ne me faisaient pas mal, mais ils me manifestaient leur présence. Bien qu'elle fût élastique, je percevais une armure autour de la seconde moitié de mon corps : je ne pouvais pas, même en le voulant, faire bouger mon ventre *dans* mon pantalon, mais je devais éventuellement le bouger *avec* lui. Mon corps était alors partagé en deux zones indépendantes : l'une juste au-dessus de la taille, libre par rapport aux habits, l'autre de la taille aux chevilles, identifiée organiquement à l'habit. J'ai découvert que mes mouvements, ma manière de marcher, de me retourner, de m'asseoir, de presser le pas étaient *différents*. Ni plus difficiles ni plus faciles, mais sans aucun doute différents.

Par conséquent, je vivais en sachant que je portais des jeans, alors que d'habitude, on vit en oubliant qu'on a un slip ou un pantalon. Je vivais pour mes blue-jeans et je prenais par conséquent l'attitude extérieure de quelqu'un qui porte des jeans. En tout cas, j'adoptais une *contenance*. Il est curieux de constater que l'habit traditionnellement le moins formel et le plus anti-étiquette est celui qui impose une étiquette. Je suis d'un naturel plutôt débraillé, je m'assieds n'importe comment, je me laisse aller comme j'ai envie sans prétention d'élégance ; les blue-jeans contrôlaient mes gestes, me rendaient plus poli et plus mûr. J'en ai discuté beaucoup, surtout avec des conseillères de l'autre sexe. Elles m'ont appris, ce que d'ailleurs je soupçonnais déjà, que pour les femmes, des expériences de ce genre sont habituelles parce que tous leurs habits ont toujours été conçus pour leur donner une contenance : talons hauts, guêpières, soutiens-gorge à balconnets, porte-jarretelles, maillots très serrés.

J'ai alors pensé combien dans l'histoire de la civilisation l'habit-armure a influencé la contenance et, donc, la moralité extérieure. Le bourgeois victorien était raide et compassé à cause des cols durs, le gentilhomme du XIX<sup>e</sup> siècle était déterminé, dans sa rigueur, par des redingotes ajustées, des bottines et des hauts-de-forme qui ne permettaient pas les mouvements brusques de la tête. Si Vienne avait été à l'équateur et si les bourgeois s'étaient promenés en bermudas, Freud aurait-il eu à décrire les mêmes symptômes névrotiques, les mêmes triangles œdipiens ? Et les aurait-il décrits de la même manière si lui, le docteur, avait été un Écossais en kilt (sous lequel, comme chacun sait, il est de bonne règle de ne pas porter de slip) ? [...]

Je me suis alors rendu compte que les penseurs, au cours des siècles, ont lutté pour se défaire de l'armure. Les guerriers vivaient dans l'extériorité, enveloppés dans leurs cuirasses et leurs cottes, mais les moines avaient inventé un habit qui, en répondant *tout seul* aux exigences du maintien (majestueux, fluide, bien droit, de façon à tomber en plis statuaire), laissant le corps (l'intérieur, dessous) complètement libre et oublieux de lui-même.

Les moines étaient très riches en intériorité et très sales : leur corps, en effet, protégé par un habit qui l'ennoblissait et l'affranchissait, devenait libre de penser et de s'oublier. Ce n'était pas seulement une idée ecclésiastique ; il suffit de penser aux belles houppelandes<sup>4</sup> d'Érasme<sup>5</sup>. Quand l'intellectuel doit lui aussi s'habiller avec des armures laïques (perruques, gilets, *culottes*), on voit que lorsqu'il se retire pour penser, il s'exhibe astucieusement dans de somptueuses robes de chambre, ou d'amples chemises *drolatiques* à la Balzac. La pensée abhorre le justaucorps.

<sup>2</sup> Luca Goldoni est un journaliste et écrivain italien, auteur d'un reportage sur les blue-jeans.

<sup>3</sup> La zone du bassin.

<sup>4</sup> Sorte de robe de chambre à longues manches allant jusqu'au sol portée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

<sup>5</sup> Écrivain humaniste hollandais (vers 1467-1536).

Mais si c'est l'armure qui impose de vivre dans l'extériorité, alors la millénaire oppression des femmes est due au fait que la société leur a imposé des armures qui les poussaient à négliger l'exercice de la pensée. La femme a été rendue esclave par la mode, non seulement parce que celle-ci en lui imposant d'être attirante, d'avoir un maintien éthéré, gracieux, excitant la transformait en objet sexuel ; elle a été rendue esclave surtout parce que les machines vestimentaires qui lui étaient conseillées lui imposaient psychologiquement de vivre pour l'extériorité. Ce qui nous fait penser qu'une fille devait être douée intellectuellement, et héroïque pour devenir, avec de tels vêtements, Mme de Sévigné, Vittoria Colonna, Mme Curie ou Rosa Luxembourg<sup>6</sup>. Cette réflexion n'est pas sans intérêt, car elle nous pousse à découvrir que les blue-jeans que la mode d'aujourd'hui impose aux femmes, comme le symbole de libération et d'égalité avec les hommes, sont en réalité un autre piège de la domination : ils ne libèrent pas le corps, mais le soumettent au contraire à une autre étiquette et l'emprisonnent dans d'autres armures qui ne semblent pas telles parce que, apparemment, elles ne sont pas « féminines ».

En conclusion je dirais qu'en imposant une contenance extérieure, les habits sont des artifices sémiotiques<sup>7</sup> : c'est-à-dire des machines à communiquer.

**Question d'interprétation littéraire :**

**En quoi, dans ce texte, les vêtements sont-ils envisagés comme des limites pour l'Homme ?**

---

<sup>6</sup> Du XVI<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle, ces quatre femmes ont marqué la vie intellectuelle, scientifique ou politique de leur époque.

<sup>7</sup> Etude des systèmes de signes et de leur signification.



*Moyens de remédier aux défauts physiques*

Ce n'est pas à vous, Sémélé ou Lédà, que s'adressent mes leçons, ni à toi, belle Sidonienne, qu'un taureau mensonger emporta au-delà des mers, ni à cette Hélène que tu réclamas avec raison, ô Ménélas ! et qu'avec raison aussi, toi, ravisseur troyen, tu refusas de rendre. La foule de mes élèves se compose de belles et de laides ; et ces dernières sont toujours en plus grand nombre. Les belles ont moins besoin des secours de l'art, et font moins de cas de ses préceptes : elles ont le privilège d'une beauté qui ne doit point à l'art sa puissance. Lorsque la mer est calme, le pilote se repose en toute sécurité ; est-elle gonflée par l'orage, il ne quitte plus le gouvernail.

Cependant il est peu de visages sans défauts : cachez ces défauts avec soin ; et, autant que possible, dissimulez les imperfections de votre corps. Si vous êtes petite, asseyez-vous, de peur qu'étant debout on ne vous croie assise ; si vous êtes naine, étendez-vous sur votre lit ; et, ainsi couchée, pour qu'on ne puisse pas mesurer votre taille, jetez sur vos pieds une robe qui les cache. Trop mince, habillez-vous d'étoffes épaisses, et qu'un large manteau flotte sur vos épaules. Pâle, teignez votre peau d'un vermillon pourpré ; brune, ayez recours au poisson de Pharos. Qu'un pied difforme se cache sous une blanche chaussure ; qu'une jambe trop sèche ne se montre que maintenue dans ses liens. De minces coussinets corrigent heureusement l'inégalité des épaules : entourez d'une écharpe une gorge qui a trop d'ampleur. Faites peu de gestes : en parlant, si vos doigts sont trop gros et vos ongles trop raboteux. Celle qui a l'haleine forte doit ne jamais parler à jeun, et se tenir toujours à distance de l'homme qui l'écoute. Celle qui a les dents noires, ou trop longues, ou mal rangées, peut en riant se faire beaucoup de tort.

LETTRÉ XCIX (99)

Rica à Rhédi, à Venise

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s' imagine que c'est quelque Américaine<sup>8</sup> qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelque une de ses fantaisies.

Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches<sup>9</sup>, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents<sup>10</sup> ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

*De Paris, le 8 de la lune de Sapbar, 1717.*

<sup>8</sup> Nous dirions une Indienne d'Amérique (allusion à l'usage des fards et du rouge).

<sup>9</sup> Petites rondelles de tissu noir, que les femmes se collaient sur le visage par coquetterie et qui ressemblaient à des grains de beauté.

<sup>10</sup> « De la taille et des dents » : Allusion aux jupes montées sur des cerceaux qui cachaient la taille et aux fausses dents que mettaient certaines femmes.

# FORMATION HLP TLE – PROPOSITIONS DE CORPUS L'HUMAIN ET SES LIMITES

## Proposition 2 : De Pygmalion à Prométhée : humain, surhumain ?

### GT1 : LE CORPS HUMAIN, UNE MACHINE MAÎTRISÉE PAR L'HOMME ?

#### MARC DUGAIN, *LA CHAMBRE DES OFFICIERS* (1998)

Je suis réveillé quelques heures plus tard par une douleur si forte et si diffuse que je suis incapable d'en localiser l'origine précise. Mes pieds bougent. Les deux. Les mains aussi. Chacun de mes yeux perce la semi-obscurité. Je suis entier. Avec ma langue je fais le tour de ma bouche. En bas, elle vient s'appuyer sur les gencives de la mâchoire inférieure : les dents ont été pulvérisés. Les hauteurs, elles, s'annoncent comme un couloir sans fin ; ma langue ne rencontre pas d'obstacle et, lorsqu'elle vient toucher les sinus, je décide d'interrompre cette première visite. C'est tout ce vide qui me fait souffrir.

De nouveau, je vois s'agiter au-dessus de moi deux mentons. Les deux hommes sont en blouse blanche. Nouvelle tentative pour parler, qui se solde par un gargouillis sourd comme la plainte d'un grand mammifère.

Les médecins n'ont pas remarqué ma tentative malheureuse et continuent à discourir sur mon cas. Deux longues sangles me maintiennent pieds et mains liés au lit de camp et m'interdisent le moindre geste. On s'agite beaucoup dans ce couloir qui ressemble à une gare de triage. La guerre a donc bel et bien commencé. Je n'ai pas été victime d'un coup de semonce.

- Une fiche a été faite au poste de secours, mais elle est illisible. Couverte de salive et de sang mélangés.

- Voyons voir. Destruction maxillo-faciale. Notez, mon vieux ! Béance totale des parties situées du sommet du menton jusqu'à la moitié du nez, avec destruction totale du maxillaire supérieur et du palais, décloisonnant l'espace entre la bouche et les sinus. Destruction partielle de la langue. Apparition des organes de l'arrière-gorge qui ne sont plus protégés. Infection généralisée des tissus meurtris par apparition de pus.

Il poursuit :

- Sérons les problèmes ! Risque de gangrène par infection des parties meurtries. Risque d'infection des voies aériennes et régions pulmonaires par manque de protection. Risque d'anémie par difficulté d'alimenter le blessé par voies buccales et nasales. Conclusion, Charpot : vous me dégagez ce bougre à l'arrière. Direction Val-de-Grâce<sup>11</sup>. À ma connaissance, il n'y a que là qu'on puisse faire quelque chose pour lui. Si la gangrène ne s'y met pas. En attendant, nettoyez les plaies. Faites-lui un ordre de transport par wagon sanitaire. Pas de transport fluvial, ce serait trop long. Essayez de l'alimenter une fois avant le départ, par sonde nasale. Gardez-lui les sangles. Surtout s'il est conscient au moment de le nourrir. Il risque de souffrir.

<sup>11</sup> Val-de-Grâce : hôpital militaire parisien chargé de soigner les grands blessés de guerre.

*Que peuvent nos corps ? Presque tout.*

Au contraire, combien de doctes annoncent que le corps hominien<sup>12</sup>, débile et mis par nature à la place la plus faible parmi les vivants, ne peut pas grand-chose. Cette ânerie date au moins de trois millénaires sans que l'expérience la plus constante l'empêche de braire ; qu'un philosophe respecté laisse échapper quelque sottise et vingt-cinq siècles d'enseignement la répéteront en l'épaississant même de commentaires cuirassés. Qu'au contraire, en effet, de la main, du pied, du cœur, des nerfs et des muscles... en adresse, puissance, souplesse, adaptation et souffle... marins, mères, montagnards, acrobates, chirurgiens, athlètes, lutteurs, voyageuses, prestidigitateurs, virtuoses... l'emportent, en performances de tous genres et en chaque discipline strictement physique, sur l'ensemble des animaux dont les espèces se spécialisent dans des gestes définis... que les diverses ethnies se répandent sur la planète, affrontant les climats les plus extrêmes dont seule l'évolution, sur des millions d'années, permet aux bêtes de les supporter... que chaque genre n'exécute qu'un programme raide et limité, alors que, plus libres, les humains projettent sans cesse des exploits inattendus... cette expérience générale ne paraît pas frapper d'étonnement ces philosophies occupées à répéter la litanie de nos faiblesses. Du corps de qui parlent-elles ?

Connaissez donc ses incroyables capacités : increvable et faite pour la pénurie, la bête humaine peut souquer à l'aviron pendant des mois pour traverser le Pacifique, travailler sa vie entière dans la désapprobation des pairs, passer sept jours d'orage dans une paroi verticale de glace en haute montagne hivernale ou trente années de maladie à composer, dans l'étouffement et la souffrance, une œuvre musicale, traverser le Groenland ou l'Antarctique par des froids mortels à tous les animaux, combattre un État criminellement pervers, jusqu'à faire basculer, à elle seule, tout le contrat collectif qui le conditionne ; certains vieillards courent cent kilomètres en quelques heures, alors qu'un lion mâle adulte arrête sa course après soixante mètres, par surchauffe et pour souffler ; les misérables survivent en des conditions tellement minimales que beaucoup les considèreraient comme mortelles ; combien de mères patientes affrontent le chômage, la pauvreté, l'insécurité, le désespoir où survit leur famille... citez un vivant plus endurant ! Donner sa vie paraît la moindre des politesses à cette bête sainte quand elle méprise ses limites. Seuls les animaux connaissent des bornes, celles de l'instinct ; sans instinct, les hommes plantent leur tente fragile et mobile, sans mur ni protection contre l'illimité.

**Question d'interprétation littéraire :**

**Comment l'auteur met-il en évidence la spécificité de sa vision de l'Homme dans ce passage ?**

---

<sup>12</sup> Hominien : humain.

Dès son arrivée, Édouard avait subi deux interventions de fortune. Sa jambe droite était fracturée en plusieurs endroits, ligaments, tendons foutus, il boiterait toute sa vie. L'opération la plus conséquente consista à explorer les plaies au visage afin d'en ôter les corps étrangers (autant que le matériel d'un hôpital de l'avant pouvait le permettre). On avait procédé aux vaccinations, fait le nécessaire pour rétablir les voies aériennes, juguler les risques de gangrène gazeuse, les blessures avaient été largement incisées pour éviter qu'elles s'infectent ; le reste, c'est-à-dire l'essentiel, devait être confié à un hôpital de l'arrière mieux équipé avant d'envisager, si le blessé ne mourait pas, de l'envoyer ensuite vers un établissement spécialisé. [...]

Comme on avait fait à peu près tout ce qu'on pouvait dans l'attente du transfert, le jeune chirurgien accepta d'administrer de la morphine à Édouard pour calmer ses douleurs, à condition qu'on s'en tienne à la dose minimum et qu'on la diminue régulièrement. Il était impensable qu'Édouard reste là plus longtemps, son état nécessitait des soins aussi spécialisés que rapides. Son transfert était des plus urgents.

Édouard n'a pas changé de position, mais il se réveille dès qu'il entend Albert s'approcher. Du bout des doigts, il désigne la fenêtre, à côté du lit. C'est vrai que ça pue de manière vertigineuse, dans cette chambre. Albert entrebâille la fenêtre. Édouard le suit des yeux. Le jeune blessé insiste, « plus grand », il fait signe des doigts, « non, moins », « un peu plus », Albert s'exécute, écarte davantage le vantail et, quand il comprend, c'est trop tard. A force de chercher sa langue, de s'écouter proférer des borborygmes, Édouard a voulu savoir ; il se voit maintenant dans la vitre.

L'éclat d'obus lui a emporté toute la mâchoire inférieure ; en dessous du nez, tout est vide, on voit la gorge, la voûte, le palais et seulement les dents du haut, et en dessous, un magma de chairs écarlates avec au fond quelque chose, ça doit être la glotte, plus de langue, la trachée fait un trou rouge humide...

Édouard Péricourt a vingt-quatre ans.

Il s'évanouit. [...]

Toutes ces semaines d'hôpital n'avaient servi qu'à endiguer les infections et à procéder au « replâtrage », c'était le mot du chirurgien, le professeur Maudret, chef de service à l'hôpital Rollin, avenue Trudaine, un grand gaillard, un rouquin d'une énergie folle. Six fois, il avait opéré Édouard. [...]

Il n'y a pas si longtemps qu'on avait enfin permis à Édouard de se regarder dans une glace. Evidemment, pour les infirmières et les médecins qui avaient récupéré un blessé dont le visage n'était qu'une immense plaie de chairs sanglantes où ne subsistaient que la luvette, l'entrée d'une trachée et, à l'avant, une rangée de dents miraculeusement indemnes, pour tous ceux-là, le spectacle qu'offrait maintenant Édouard était très réconfortant. Ils tenaient des propos très optimistes, mais leur satisfaction était balayée par le désespoir infini qui s'emparait des hommes quand, pour la première fois, ils se trouvaient confrontés à ce qu'ils étaient devenus.

D'où le discours sur l'avenir. Essentiel pour le moral des victimes. Plusieurs semaines avant de replacer Édouard face à un miroir, Maudret avait entonné son couplet :

-Dites-vous bien ceci : ce que vous êtes aujourd'hui n'a rien à voir avec ce que vous serez demain.

Il appuyait sur le « rien », c'était un énorme rien.

Il dépensait d'autant plus d'énergie qu'il sentait le peu d'effet de son discours d'Édouard. Certes, la guerre avait été meurtrière au-delà de l'imaginable, mais si on regardait le bon côté des choses, elle avait permis de grandes aventures en matière de chirurgie maxillofaciale.

-D'immenses avancées même !

On avait monté à Édouard des appareils dentaires de mécanothérapie, des têtes en plâtre équipées de tiges en acier, toutes sortes de dispositifs d'aspect moyenâgeux qui étaient le dernier cri de la science orthopédique ?

Je remontai et trouvai ma grand'mère plus souffrante. Depuis quelque temps, sans trop savoir ce qu'elle avait, elle se plaignait de sa santé. C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls, mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps. Quelque brigand que nous rencontrions sur une route, peut-être pourrions-nous arriver à le rendre sensible à son intérêt personnel sinon à notre malheur. Mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. Les malaises de ma grand'mère passaient souvent inaperçus à son attention toujours détournée vers nous. Quand elle en souffrait trop, pour arriver à les guérir, elle s'efforçait en vain de les comprendre. Si les phénomènes morbides dont son corps était le théâtre restaient obscurs et insaisissables à la pensée de ma grand'mère, ils étaient clairs et intelligibles pour des êtres appartenant au même règne physique qu'eux, de ceux à qui l'esprit humain a fini par s'adresser pour comprendre ce que lui dit son corps, comme devant les réponses d'un étranger on va chercher quelqu'un du même pays qui servira d'interprète. Eux peuvent causer avec notre corps, nous dire si sa colère est grave ou s'apaisera bientôt. Cottard<sup>13</sup>, qu'on avait appelé auprès de ma grand'mère et qui nous avait agacés en nous demandant avec un sourire fin, dès la première minute où nous lui avions dit que ma grand'mère était malade : « Malade ? Ce n'est pas au moins une maladie diplomatique ? », Cottard essaya, pour calmer l'agitation de sa malade, le régime lacté. Mais les perpétuelles soupes au lait ne firent pas d'effet parce que ma grand'mère y mettait beaucoup de sel (Widal<sup>14</sup> n'ayant pas encore fait ses découvertes), dont on ignorait l'inconvénient en ce temps-là. Car la médecine étant un compendium<sup>15</sup> des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard. De sorte que croire à la médecine serait la suprême folie, si n'y pas croire n'en était pas une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités. Cottard avait recommandé qu'on prît sa température. On alla chercher un thermomètre. Dans presque toute sa hauteur le tube était vide de mercure. À peine si l'on distinguait, tapie au fond dans sa petite cuve, la salamandre d'argent<sup>16</sup>. Elle semblait morte. On plaça le chalumeau de verre dans la bouche de ma grand'mère. Nous n'eûmes pas besoin de l'y laisser longtemps ; la petite sorcière<sup>17</sup> n'avait pas été longue à tirer son horoscope.

---

<sup>13</sup> Médecin de la famille de Marcel, le narrateur.

<sup>14</sup> Fernand Widal : médecin français (1862-1929), connu pour avoir découvert les risques cardiaques liés à la trop grande consommation de sel.

<sup>15</sup> Résumé, synthèse.

<sup>16</sup> La salamandre d'argent : indication sur certains thermomètres d'alors de la fièvre du patient.

<sup>17</sup> La petite sorcière : renvoie ici encore au thermomètre.

MAYLIS DE KERANGAL, *RÉPARER LES VIVANTS* (2014) (EXTRAIT 1)

Encore un appel, encore un téléphone qui tremble sur une table et une main qui prend - celle-là est baguée d'or, un anneau large et mat, nervuré de spirales-, encore une voix qui succède au grondement vibratile – celle-là est passée au hachoir, on comprend bien pourquoi, on a lu « Harfang chir. » sur l'écran du portable – allô ? Et encore une annonce – on peut lire celle-ci sur le visage de la femme qui écoute, l'émotion file sous l'épiderme, après quoi les traits se contractent de nouveau, ferlés<sup>18</sup>.

- On a un cœur. Un cœur compatible. Une équipe part immédiatement prélever. Venez maintenant. La transplantation aura lieu cette nuit. Vous entrez au bloc autour de minuit.

Elle raccroche, elle est essoufflée. Se tourne vers l'unique fenêtre de la pièce et se lève pour aller l'ouvrir en s'appuyant des deux mains sur la table du bureau pour se dresser, les trois pas qui suivent sont pénibles, et plus encore l'effort auquel on doit consentir pour tourner la crémone<sup>19</sup>. L'hiver se masse dans le cadre – un panneau induré<sup>20</sup>, translucide et glacial. Il vitrifie les bruits de la rue qui sonnent, isolés, comme la rumeur du soir dans une ville de province, neutralise le cri du métro aérien freinant à l'entrée de la station Chevaleret, garrotte les odeurs et plaque un film glacé sur son visage, elle tressaille, porte lentement les yeux de l'autre côté du boulevard Vincent-Auriol, juste en face, touchant les fenêtres du bâtiment qui loge le service de cardiologie de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, où trois jours auparavant elle s'était rendue pour des examens qui avaient montré que l'état de son cœur s'était fortement détérioré, justifiant que le cardiologue fasse une demande à l'Agence de la biomédecine pour l'inscrire en priorité sur la liste des receveurs. Elle pense à ce qu'elle est en train de vivre, là, en cette seconde ; elle se dit : je suis sauvée, je vais vivre ; elle se dit : c'est maintenant, c'est cette nuit [...].

MAYLIS DE KERANGAL, *RÉPARER LES VIVANTS* (2014) (EXTRAIT 2)

Les praticiens vont tour à tour préparer leur greffon. Des lames rapides et rigoureuses font le tour des organes afin de les libérer de leurs attaches, de leurs ligaments, de leurs différentes enveloppes – mais rien n'est sectionné encore. Les urologues, placés de chaque côté de la table, dialoguent durant cette séquence, le chirurgien trouvant dans cette intervention l'occasion de former l'interne, il est penché sur les reins, il décompose ses gestes et décrit sa technique tandis que l'élève acquiesce, parfois questionne.

Une heure plus tard, les Alsaciennes<sup>21</sup> font leur entrée, duo de femmes de même taille et de même corpulence ; la chirurgienne, une des étoiles montantes dans le milieu relativement sélect de la chirurgie hépatique, s'abstient de toute parole, maintient un regard impassible derrière de petites lunettes cerclées de fer et travaille son foie avec une détermination qui tient de la bagarre, engagée tout entière dans une action qui semble trouver sa plénitude dans son exercice même, dans sa pratique, et l'équipière qui l'accompagne ne quitte pas des yeux ses mains d'une adresse inouïe.

Trente-cinq minutes s'écoulent encore et les thoraciques<sup>22</sup> pénètrent le bloc. C'est à Virgilio de jouer, c'est à lui, c'est son heure. Il prévient les Alsaciennes qu'il s'apprête à inciser, puis dans la foulée réalise la section longitudinale du sternum. À l'inverse des autres il ne se penche pas mais demeure le dos droit, nuque inclinée et bras tendus au-devant- manière de maintenir une distance avec le corps. Le thorax est ouvert et Virgilio, alors, découvre le cœur, son cœur, considère son volume, détaille les ventricules, les oreillettes, observe son beau mouvement contractile et Alice l'observe apprécier l'organe. Le cœur est magnifique.

<sup>18</sup> Adjectif construit à partir du verbe ferler, qui signifie « relever une voile pli par pli ».

<sup>19</sup> Dispositif d'ouverture de fenêtre.

<sup>20</sup> Anormalement dur et épais.

<sup>21</sup> Les Alsaciennes : médecins venues d'Alsace pour la greffe.

<sup>22</sup> Les thoraciques : chirurgiens spécialisés dans les maladies de l'appareil respiratoire dont fait partie le personnage de Virgilio.

Pygmalion vivait libre, sans épouse, et longtemps sa couche demeura solitaire. Cependant son heureux ciseau, guidé par un art merveilleux, donne à l'ivoire éblouissant une forme que jamais femme ne reçut de la nature, et l'artiste s'éprend de son œuvre. Ce sont les traits d'une vierge, d'une mortelle ; elle respire, et, sans la pudeur qui la retient, on la verrait se mouvoir ; tant l'art disparaît sous ses prestiges mêmes. Ebloui, le cœur brûlant d'amour, Pygmalion s'enivre d'une flamme chimérique. Plus d'une fois il avance la main vers son idole ; il la touche. Est-ce un corps, est-ce un ivoire ? Un ivoire ! non, il ne veut pas en convenir. Il croit lui rendre baisers pour baisers ; tour à tour il lui parle il l'étreint ; il s' imagine que la chair cède à la pression de ses doigts ; il tremble qu'ils ne laissent leur empreinte sur les membres de la statue. Tantôt il la comble de caresses, tantôt il lui prodigue les dons chers aux jeunes filles, coquillages, pierres brillantes, petits oiseaux, fleurs de mille couleurs, lis, balles nuancées, larmes tombées du tronc des Héliades. Ce n'est pas tout, il la revêt de tissus précieux ; à ses doigts étincellent des diamants ; à son cou, de superbes colliers ; à ses oreilles, de légers anneaux ; sur sa gorge, des chaînes d'or qui pendent : tout lui sied, et nue, elle semble encore plus belle. Il la couche sur des carreaux que teint la pourpre de Sidon ; il l'appelle la compagne de son lit ; il la contemple étendue sur le duvet moelleux : il croit qu'elle y est sensible.

C'était la fête de Vénus. Cypré tout entière célébrait cette fameuse journée. L'or éclate sur les cornes recourbées des génisses au flanc de neige qui, de toutes parts, tombent sous le couteau ; l'encens fume : Pygmalion dépose son offrande sur l'autel, et debout, d'une voix timide : « Grands dieux, si tout vous est possible, donnez-moi une épouse... (il n'ose pas nommer la vierge d'ivoire) semblable à ma vierge d'ivoire ». Vénus l'entend ; la blonde Vénus, qui préside elle-même à ses fêtes, comprend les vœux qu'il a formés ; et, présage heureux de sa protection divine, trois fois la flamme s'allume, trois fois un jet rapide s'élance dans les airs. Il revient, il vole à l'objet de sa flamme imaginaire, il se penche sur le lit, il couvre la statue de baisers. Dieux ! ses lèvres sont tièdes ; il approche de nouveau la bouche. D'une main tremblante il interroge le cœur : l'ivoire ému s'attendrit, il a quitté sa dureté première ; il fléchit sous les doigts, il cède. Telle la cire de l'Hymette s'amollit aux feux du jour, et, façonnée par le pouce de l'ouvrier, prend mille formes, se prête à mille usages divers. Pygmalion s'étonne ; il jouit timidement de son bonheur, il craint de se tromper ; sa main presse et presse encore celle qui réalise ses vœux. Elle existe. La veine s'enfle et repousse le doigt qui la cherche ; alors, seulement alors, l'artiste de Paphos, dans l'effusion de sa reconnaissance, répand tout son cœur aux pieds de Vénus. Enfin ce n'est plus sur une froide bouche que sa bouche s'imprime. La vierge sent les baisers qu'il lui donne ; elle les sent, car elle a rougi ; ses yeux timides s'ouvrent à la lumière, et d'abord elle voit le ciel et son amant. Cet hymen est l'ouvrage de la déesse ; elle y préside.

Quand neuf fois la lune eut rapproché ses croissants et rempli son disque lumineux, Paphos vint à la lumière, et l'île hérita de son nom.



*En 1965, Gershom Scholem inaugure l'un des premiers ordinateurs d'Israël, créé à l'Institut Weizmann de Rehovot par le Docteur Haïm Pekeris en le nommant « Golem n° 1 », en référence au mythe juif qu'il raconte avant de comparer les kabbalistes mystiques médiévaux aux informaticiens modernes. Il prononce à cette occasion un discours*

Il fut un temps où il y avait un grand rabbin à Prague. Son nom était rabbi Judah Loew ben Bezalel, connu dans la tradition juive sous le nom de Maharal de Prague. Érudit célèbre et mystique, la tradition populaire juive lui attribue la création d'un Golem, cette production du pouvoir magique de l'homme qui reçoit une forme humaine. Le robot de rabbi Loew était fait d'argile et avait reçu une sorte de vie qui lui avait été infusée grâce à la concentration d'esprit du rabbin.

Ce prestigieux pouvoir de l'homme ne peut être cependant qu'un reflet du pouvoir créateur de Dieu; aussi, après avoir procédé à toutes les opérations nécessaires pour ériger son Golem, le rabbin mit pour terminer dans la bouche de celui-ci une feuille de papier portant le Nom mystérieux et ineffable de Dieu. Tant que ce sceau restait dans sa bouche, le Golem demeurait en vie, si l'on peut appeler vie une existence comme la sienne. Le Golem pouvait travailler, remplir les obligations de son maître et accomplir toutes sortes de corvées à sa place ; il pouvait l'aider et aider les Juifs de Prague de multiples façons. Mais cette pauvre créature n'était pas capable de parler. Elle pouvait obéir aux ordres qui lui étaient impartis et les exécuter mais pas davantage. Tout alla bien pendant un certain temps. Le Golem avait droit au repos le jour du sabbat, puisque ce jour-là les créatures de Dieu ne doivent accomplir aucun travail. Chaque sabbat, le rabbin ôtait de sa bouche le papier portant le Nom de Dieu et le Golem restait inanimé toute la journée. Il redevenait un conglomerat informe de cellules d'argile (en ce temps-là on ne parlait pas encore des petites « cellules de matière grise »). Mais un vendredi après-midi, le rabbi Loew oublia d'ôter le Nom de la bouche du Golem et il se rendit à la grande synagogue de Prague pour accomplir la prière au sein de sa communauté et pour accueillir le sabbat. Le jour tirait déjà à sa fin et le peuple se préparait à entrer dans le jour saint quand le Golem commença à manifester de la nervosité. Il se dressa de toute sa hauteur et comme un fou commença à tout déchirer dans le ghetto, menaçant de tout détruire. Les gens ne savaient comment enrayer sa furie. Un courant de panique courut jusqu'à l'Altneuschul où le rabbi Loew était en prière. Le rabbi sortit précipitamment dans la rue et rencontra sa propre créature qui semblait hors de ses gonds et devenue elle-même une puissance de destruction. Dans un grand effort, il étendit son bras et arracha le saint Nom de la bouche du Golem ; le Golem tomba sur le sol et redevint une masse d'argile sans vie.

[...] En ce jour, nous avons le privilège de célébrer la naissance de la dernière incarnation de cette entreprise de magie, le Golem de Rehovot. Oui, en vérité, le Golem de Rehovot pourrait bien être la réplique du Golem de Prague. L'idée du Golem était profondément enracinée dans la pensée des mystiques du Moyen Age, ceux que nous appelons les kabbalistes. Je voudrais vous donner au moins un aperçu de ce qui se cache derrière cette idée. Elle peut paraître très éloignée de ce que les ingénieurs de l'électronique moderne et des mathématiques appliquées ont dans l'esprit quand ils confectionnent leurs espèces de Golem ; en dépit de tout l'appareil théologique dont elle est revêtue, il y a un lien en droite ligne entre ces deux réalisations.

Le Golem, cet être créé par l'intelligence et la concentration d'esprit de l'homme, cet être contrôlé par son créateur et qui accomplit les tâches que celui-ci lui impose mais qui, en même temps, peut avoir une dangereuse propension à vouloir échapper à ce contrôle et à devenir une puissance destructrice, n'est pas autre chose qu'une réplique d'Adam, le premier homme. Dieu a créé l'homme d'un bloc d'argile et il a insufflé en lui une étincelle de sa vie divine, de sa puissance et de son intelligence (telle est, en dernière analyse, l'« image de Dieu » selon laquelle l'homme a été créé). Sans cette intelligence et sans la puissance créatrice spontanée de l'esprit humain qui en résulte, Adam ne serait pas autre chose qu'un Golem.

Il existe d'ailleurs de vieilles histoires rabbiniques qui commentent le récit biblique et appellent Adam un Golem. Alors qu'il n'était que la combinaison et le point d'aboutissement suprême des forces naturelles et matérielles, avant que l'étincelle divine qui doit tout animer ait été insufflée en lui, Adam était un Golem. Ce n'est que lorsqu'une pichenette du pouvoir créateur de Dieu l'atteignit qu'il devint l'homme créé à

l'image de Dieu. Faut-il s'étonner alors que l'homme, à sa modeste mesure, essaye de faire ce que Dieu lui-même a fait au commencement ?

Il y a cependant une embûche : l'homme est capable de faire se rassembler les forces de la nature, qu'il désigne comme les forces fondamentales de la création matérielle ; il est capable de les faire s'unir à l'image d'un modèle humain. Mais il est une chose qu'il ne peut pas donner à sa création : la parole, qui dans la mentalité biblique s'identifie à la raison et à l'intuition.

[...] Il y a aussi un côté plus sombre. Un des plus anciens textes que nous possédions sur le Golem nous présente le prophète Jérémie méditant sur le Sefer Yetsirah (Livre de la création). Jérémie entendit alors une voix qui venait du-ciel et qui lui disait : « Choisis-toi un associé. » Obéissant, il appela son fils Sira et ils étudièrent ensemble le Sefer Yetsirah pendant trois ans. Après cela, ils se mirent à combiner les lettres de l'alphabet suivant les principes kabbalistiques de combinaison, de groupement et de formation des mots et ils créèrent ainsi un homme qui portait sur son visage les lettres YHWH Elohim Emet, ce qui signifie : « Le Seigneur Dieu est Vérité. » Mais cet homme nouvellement créé avait un couteau dans la main avec lequel il effaça la lettre alef du mot emet (vérité) ; il ne resta plus que le mot met (mort). Alors Jérémie déchira ses vêtements (parce que l'inscription était maintenant « Dieu est mort », ce qui est un blasphème), et il dit : « Pourquoi as-tu effacé l'alef du mot emet ? » Il répondit : « Je vais te raconter une parabole. Un architecte avait construit de nombreuses maisons, des villes et des jardins ; personne ne parvenait à imiter son art ni à l'égaliser en maîtrise et en habileté jusqu'au jour où deux hommes obtinrent de lui qu'il leur enseignât le secret de son art. Après qu'ils eurent appris comment faire toutes choses comme il fallait, ils ne tardèrent pas à s'emporter contre lui en paroles. Finalement, ils rompirent avec lui et se mirent architectes à leur propre compte. Mais lorsque l'architecte faisait payer une guinée [soit 21 shillings], ils ne demandèrent que dix shillings. Quand les gens s'aperçurent de cette différence, l'artiste perdit son crédit à leurs yeux et ils confièrent leurs commandes à ses disciples qui l'avaient trahi. De même, Dieu vous a créés à son image et vous a formés dans son moule. Mais maintenant que vous avez créé un homme comme lui, les gens vont dire : il n'y a pas de Dieu dans le monde en dehors de ces deux-là. » Alors Jérémie lui dit : « Comment en sortir ? » Il répondit : « Écris l'alphabet en sens inverse avec une concentration intense vers la terre. Mais ne médite pas avec l'idée de construire, comme tu faisais auparavant. Prends la voie inverse. » Ainsi firent-ils, et l'homme devint poussière et cendre devant leurs yeux.

Il est significatif que le fameux cri de Nietzsche : « Dieu est mort » se rencontre pour la première fois dans un texte de la Kabbale qui met en garde contre la fabrication d'un Golem et qui lie la mort de Dieu au projet de construction du Golem.

[...] Le Golem, au lieu de représenter l'expérience spirituelle de l'homme, devient ici l'instrument technique de l'homme dans ses besoins, et il est maintenu sous le contrôle de celui-ci dans un équilibre difficile et précaire. Nous sommes conduits maintenant à nous poser quelques questions. Nous pouvons comparer le Golem de Prague avec celui de Rehovot et l'œuvre du rabbi Judah Loew avec l'œuvre du professeur — devrais-je dire du rabbin ? — Haïm Pekeris.

Comment pourrais-je décrire mon émoi devant un tel prodige ? Comment pourrais-je dépeindre cet être horrible dont la création m'avait coûté tant de peines et tant de soins ? Ses membres étaient proportionnés et les traits que je lui avais choisis avaient quelque beauté. Quelque beauté ! Grand Dieu ! Sa peau jaunâtre, tendue à l'extrême, dissimulait à peine ses muscles et ses artères. Sa longue chevelure était d'un noir brillant et ses dents d'une blancheur de nacre. Mais ces avantages ne formaient qu'un contraste plus monstrueux avec ses yeux stupides dont la couleur semblait presque la même que celle, blême, des orbites. Il avait la peau ridée et les lèvres noires et minces.

Les avatars multiples de l'existence ne sont pas aussi variables que les sentiments humains. J'avais, pendant deux ans, travaillé sans répit pour donner la vie à un corps inanimé. Et, pour cela, j'avais négligé mon repos et ma santé. Ce but, j'avais cherché à l'atteindre avec une ardeur immodérée— mais maintenant que j'y étais parvenu, la beauté de mon rêve s'évanouissait et j'avais le cœur rempli d'épouvante et de dégoût. Incapable de supporter la vue de l'être que j'avais créé, je sortis de mon laboratoire et longtemps je tournai en rond dans ma chambre à coucher, sans trouver le sommeil. Enfin la fatigue l'emporta et je me jetai tout habillé sur mon lit pour chercher, quelque temps, l'oubli de ma situation. En vain. Je dormis sans doute mais ce fut pour être assailli par les rêves les plus terribles. Je crus voir Elisabeth<sup>23</sup>, débordante de santé, se promener dans les rues d'Ingolstadt<sup>24</sup>. Charmé et surpris, je l'enlaçai mais, alors que je posais mes lèvres sur les siennes, elle devint livide comme la mort. Ses traits se décomposèrent et j'eus l'impression que je tenais entre mes bras le cadavre de ma mère. Un linceul l'enveloppait et, à travers les plis, je vis grouiller vers de la tombe. Je me réveillai avec horreur.

Une sueur glacée me couvrait le front, mes dents claquaient, j'étais saisi de convulsions. Puis, la lumière jaunâtre de la lune se glissa à travers les croisées de la fenêtre et j'aperçus le malheureux — le misérable monstre que j'avais créé. Il soulevait le rideau de mon lit et ses yeux, si je puis les appeler ainsi, étaient fixés sur moi. Ses mâchoires s'ouvrirent et il fit entendre des sons inarticulés, tout en grimaçant. Peut-être parlait-il mais je ne l'entendis pas. Une de ses mains était tendue, comme pour me retenir. Je pris la fuite et me précipitai vers les escaliers. Je cherchai refuge dans la cour de la maison où je passai le reste de la nuit, marchant fébrilement de long en large, aux aguets, attentif au moindre bruit, à croire qu'il annonçait chaque fois l'approche du démon à qui j'avais si piteusement donné la vie.

Quel mortel pourrait supporter l'horreur d'une telle situation ! Une momie à qui l'on rendrait l'âme ne pourrait pas être aussi hideuse que ce misérable. Je l'avais observé avant qu'il ne fût achevé : il était laid à ce moment-là, mais quand ses muscles et ses articulations furent à même de se mouvoir, il devint si repoussant que Dante<sup>25</sup> lui-même n'aurait pas pu l'imaginer.

**Question d'interprétation littéraire :**

**Quel regard le créateur pose-t-il, dans cet extrait, sur sa créature et sur son propre travail ?**

<sup>23</sup> Elisabeth : fiancée du docteur Frankenstein.

<sup>24</sup> Ingolstadt : ville suisse où le docteur réside.

<sup>25</sup> Dante Alighieri : écrivain italien (1265-1321) connu pour ses descriptions de l'Enfer dans la *Divine Comédie*.

Comme il tournait la poignée de la porte, ses yeux tombèrent sur son portrait peint par Basil Hallward ; il tressaillit d'étonnement !... Il entra dans sa chambre, vaguement surpris...

Après avoir défait le premier bouton de sa redingote, il parut hésiter ; finalement il revint sur ses pas, s'arrêta devant le portrait et l'examina... Dans le peu de lumière traversant les rideaux de soie crème, la face lui parut un peu changée...

L'expression semblait différente. On eût dit qu'il y avait comme une touche de cruauté dans la bouche... C'était vraiment étrange !...

Il se tourna, et, marchant vers la fenêtre, tira les rideaux... Une brillante clarté emplit la chambre et balaya les ombres fantastiques des coins obscurs où elles flottaient. L'étrange expression qu'il avait surprise dans la face y demeurait, plus perceptible encore... La palpitante lumière montrait des lignes de cruauté autour de la bouche comme si lui-même, après avoir fait quelque horrible chose, les surprenait sur sa face dans un miroir.

Il recula, et prenant sur la table une glace ovale entourée de petits amours<sup>26</sup> d'ivoire, un des nombreux présents de lord Henry, se hâta de se regarder dans ses profondeurs polies... Nulle ligne comme celle-là ne tourmentait l'écarlate de ses lèvres...

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il frotta ses yeux, s'approcha plus encore du tableau et l'examina de nouveau... Personne n'y avait touché, certes, et cependant, il était hors de doute que quelque chose y avait été changé... Il ne rêvait pas ! La chose était horriblement apparente...

Il se jeta dans un fauteuil et rappela ses esprits... Soudainement, lui revint ce qu'il avait dit dans l'atelier de Basil le jour même où le portrait avait été terminé. Oui, il s'en souvenait parfaitement. Il avait énoncé le désir fou de rester jeune alors que vieillirait ce tableau... Ah ! si sa beauté pouvait ne pas se ternir et qu'il fut donné à ce portrait peint sur cette toile de porter le poids de ses passions, de ses péchés !... Cette peinture ne pouvait-elle donc être marquée des lignes de souffrance et de doute, alors que lui-même garderait l'épanouissement délicat et la joliesse de son adolescence !

Son vœu, pardieu ! ne pouvait être exaucé ! De telles choses sont impossibles ! C'était même monstrueux de les évoquer... Et, cependant, le portrait était devant lui portant à la bouche une moue de cruauté !

---

<sup>26</sup> Amours : anges figurant Cupidon, le dieu de l'Amour.

**AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM, L'ÈVE FUTURE, CHAPITRE IV**  
**« PRÉLIMINAIRES D'UN PRODIGE » (1886)**

*Considérée comme l'une des œuvres fondatrices de la Science-fiction, L'Ève future raconte la création d'une femme artificielle, Hadaly, par l'ingénieur Edison. Ayant une dette de reconnaissance à l'égard de Lord Ewald, son ancien bienfaiteur acculé au suicide par un amour impossible, Edison lui propose de remplacer la très belle —mais avec peu d'esprit— Alicia Clary dont le jeune homme était amoureux, par cette « Andréïde ». Réplique exacte de son modèle humain, elle se révélera spirituellement bien supérieure...*

Lord Ewald, à cette révélation, considérant aussi l'effrayant physicien dans les yeux, parut se demander s'il avait bien entendu.

— Je vous affirme, reprit Edison, que ce métal qui marche, parle, répond et obéit, ne revêt *personne*, dans le sens ordinaire du mot.

Et comme lord Ewald continuait de le regarder en silence :

— Non, *personne*, reprit-il. Miss Hadaly n'est encore, *extérieurement*, qu'une entité magnéto-électrique. C'est un Être de limbes, une possibilité. Tout à l'heure, si vous le désirez, je vous dévoilerai les arcanes de sa magique nature. Mais, continua-t-il, en priant d'un geste lord Ewald de le suivre, voici quelque chose qui pourra mieux vous éclairer sur le sens des paroles que vous venez d'entendre.

Et, guidant le jeune homme à travers le labyrinthe, il l'amena vers la table d'ébène, où le rayon de lune avait brillé avant la visite de lord Ewald.

— Voulez-vous me dire quelle impression produit sur vous ce spectacle-ci ? — demanda-t-il en montrant le pâle et sanglant bras féminin posé sur le coussin de soie violâtre.

Lord Ewald contempla, non sans un nouvel étonnement, l'inattendue relique humaine, qu'éclairaient, en ce moment, les lampes merveilleuses.

— Qu'est-ce donc ? dit-il.

— Regardez bien.

Le jeune homme souleva d'abord la main.

— Que signifie cela ? continua-t-il. Comment ! cette main... mais elle est tiède, encore !

— Ne trouvez-vous donc rien de plus *extraordinaire* dans ce bras ?

Après un instant d'examen, lord Ewald jeta une exclamation, tout à coup.

— Oh ! murmura-t-il, ceci, je l'avoue, est une aussi surprenante merveille que l'*autre*, et faite pour troubler les plus assurés ! Sans la blessure, je ne me fusse pas aperçu du chef-d'œuvre !

L'Anglais semblait comme fasciné ; il avait pris le bras et comparait avec sa propre main la main féminine.

— La lourdeur ! le modelé ! la carnation même ! ... continuait-il avec une vague stupeur.

— N'est-ce pas, en vérité, de la chair que je touche en ce moment ? La mienne en a tressailli, sur ma parole !

— Oh ! c'est mieux ! — dit simplement Edison. La chair se fane et vieillit : ceci est un composé de substances exquis, élaborées par la chimie, de manière à confondre la suffisance de la « Nature ». — (Et, entre nous, la Nature est une grande dame à laquelle je voudrais bien être présenté, car tout le monde en parle et personne ne l'a jamais vue !) — Cette *copie*, disons-nous, de la Nature, — pour me servir de ce mot empirique, — enterrera l'original sans cesser de paraître vivante et jeune. Cela périra par un coup de tonnerre avant de vieillir. C'est de la *chair artificielle*, et je puis vous expliquer comment on la produit ; du reste, lisez Berthelot.

— Hein ? vous dites ?

— Je dis : c'est de la chair-artificielle, — et je crois être le seul qui puisse en fabriquer d'aussi perfectionnée ! répéta l'électricien.

Lord Ewald, hors d'état d'exprimer le trouble où ces mots avaient jeté ses réflexions, examina de nouveau le bras irréel.

— Mais, demanda-t-il enfin, cette nacre fluide, ce lourd éclat charnel, cette *vie* intense !... Comment avez-vous réalisé le prodige de cette inquiétante illusion ?

— Oh ! ce côté de la question n'est rien ! répondit Edison en souriant. Tout simplement avec l'aide du Soleil.

— Du Soleil !... murmura lord Ewald.

— Oui. Le Soleil nous a laissé surprendre, en partie, le secret de ses vibrations !... dit Edison. Une fois la nuance de la blancheur dermale bien saisie, voici comment je l'ai reproduite, grâce à une disposition

d'objectifs. Cette souple albumine solidifiée et dont l'élasticité est due à la pression hydraulique, je l'ai rendue sensible à une action photochromique très subtile. J'avais un admirable modèle. Quant au reste, l'humérus d'ivoire contient une moelle galvanique, en communion constante avec un réseau de fils d'induction enchevêtrés à la manière des nerfs et des veines, ce qui entretient le dégagement de calorique perpétuel qui vient de vous donner cette impression de tiédeur et de malléabilité. Si vous voulez savoir où sont disposés les éléments de ce réseau, comment ils s'alimentent pour ainsi dire d'eux-mêmes, et de quelle manière le fluide statique transforme sa commotion en chaleur presque animale, je puis vous en faire l'anatomie : ce n'est plus ici qu'une évidente question de main-d'œuvre. Ceci est le bras d'une Andréide de ma façon, mue pour la première fois par ce surprenant agent vital que nous appelons l'Électricité, qui lui donne, comme vous voyez, tout le fondu, tout le moelleux, toute l'*illusion* de la Vie !

— Une Andréide ?

— Une Imitation-Humaine, si vous voulez. L'écueil désormais à éviter, c'est que le *fac-similé* ne surpasse, *physiquement*, le modèle. Vous rappelez-vous, mon cher lord, ces mécaniciens d'autrefois qui ont essayé de forger des simulacres humains ? — Ah ! ah ! ah ! — ah !...

Edison eut un rire de Cabire dans les forges d'Eleusis.

— Les infortunés, faute de moyens d'exécution suffisants, n'ont produit que des monstres dérisoires. Albert le Grand, Vaucanson, Maëzel, Homer, etc., etc., furent, à peine, des fabricants d'épouvantails pour les oiseaux. Leurs automates sont dignes de figurer dans les plus hideux salons de cire, à titre d'objets de dégoût d'où ne sort qu'une forte odeur de bois, d'huile rance et de gutta-percha. Ces ouvrages, sycophantes informes, au lieu de donner à l'Homme le sentiment de sa puissance, ne peuvent que l'induire à baisser la tête devant le dieu Chaos. Rappelez-vous cet ensemble de mouvements saccadés et baroques, pareils à ceux des poupées de Nuremberg ! — cette absurdité des lignes et du teint ! ces airs de devantures de perruquiers ! ce bruit de la clef du mécanisme ! cette sensation du vide ! Tout, enfin, dans ces abominables masques, horripile et fait honte. C'est du rire et de l'horreur amalgamés dans une solennité grotesque. L'on dirait de ces manitous des archipels australiens, de ces fétiches des peuplades de l'Afrique équatoriale : et ces mannequins ne sont qu'une caricature outrageante de notre espèce. Oui, telles furent les premières ébauches des Andréidiens.

Le visage d'Edison s'était contracté en parlant : son regard fixe semblait perdu en d'imaginaires ténèbres ; sa voix devenait brève, didactique et glaciale.

— Mais aujourd'hui, reprit-il, le temps a passé !... La Science a multiplié ses découvertes ! Les conceptions métaphysiques se sont affinées. Les instruments de décalque, d'*identité*, sont devenus d'une précision parfaite. En sorte que les ressources dont l'Homme peut disposer en de nouvelles tentatives de ce genre sont *autres* — oh ! tout autres — que jadis ! Il nous est permis de RÉALISER, désormais, de puissants fantômes, de mystérieuses *présences-mixtes* dont les devanciers n'eussent même jamais tenté l'idée, dont le seul énoncé les eût fait sourire douloureusement et crier à l'impossible ! — Tenez, ne vous a-t-il pas été, tout à l'heure, difficile de sourire à l'*aspect* de Hadaly ? — Cependant, ce n'est encore que du diamant brut, je vous assure. C'est le *squelette d'une ombre* attendant que l'Ombre soit ! La sensation que vient de vous causer un seul des membres d'un andréide féminin ne vous a point semblé, n'est-il pas vrai, tout à fait analogue à celle que vous eussiez ressentie au toucher d'un bras d'automate ? — Une expérience encore : voulez-vous serrer cette main ? Qui sait ? elle vous le rendra peut-être.

Lord Ewald prit les doigts, qu'il serra légèrement.

Ô stupeur ! La main répondit à cette pression avec une affabilité si douce, si *lointaine*, que le jeune homme en songea qu'elle faisait, peut-être, partie d'un corps invisible. Avec une profonde inquiétude, il laissa retomber la chose de ténèbres.

— En vérité !... murmura-t-il.

— Eh bien, continua froidement Edison, tout ceci n'est rien encore ! Non ! rien ! (*mais ce qui s'appelle rien ! vous dis-je*) en comparaison de l'œuvre possible. — Ah ! l'Œuvre possible ! Si vous saviez ! [...]

## GT3 : SCIENCE-FICTION ET ROBOTS : L'UNIVERS D'ASIMOV

### ISAAC ASIMOV, *CERCLE VICIEUX* (1942)

*C'est dans la nouvelle Cercle vicieux, parue en 1942, qu'apparaissent pour la première fois les « Trois lois de la robotique » créées par Asimov.*

Les Trois Lois de la Robotique

Première Loi

Un robot ne peut blesser un être humain ni, par son inaction, permettre qu'un humain soit blessé.

Deuxième Loi

Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la Première Loi.

Troisième Loi

Un robot doit protéger sa propre existence aussi longtemps qu'une telle protection n'est pas en contradiction avec la Première et/ou la Deuxième Loi.

Manuel de la robotique 58<sup>e</sup> édition (2058 ap. JC)

### ISAAC ASIMOV, ROBERT SILVERBERG, *TOUT SAUF UN HOMME* (1993)

En 2007, ils étaient totalement interdits où que ce fût sur la planète, sauf dans le cadre de la recherche scientifique, et ce dans des conditions minutieusement contrôlées. Bien sûr, on pouvait envoyer des robots dans l'espace, dans les usines et les stations d'exploration dont le nombre croissait sans cesse hors de la Terre : ils, pouvaient bien se colleter avec les conditions épouvantables qui régnaient sur la glaciale Ganymède et la torride Mercure, se fatiguer à gratouiller la surface de la Lune, courir les risques vertigineux des premières expériences de Saut qui devaient ouvrir aux humains la route de l'hyperespace et des étoiles; mais l'emploi gratuit et généralisé des robots sur Terre -pour occuper de précieux créneaux de la société seraient autrement disponibles pour de vrais êtres humains de chair et de sang , et nés selon les lois de la nature -non! Non ! Pas de ça chez nous !

Enfin, cet état d'esprit avait fini par changer, bien entendu. Et les changements les plus spectaculaires avaient commencé à se dessiner vers l'époque où le Robot NDR-113, qu'on devait plus tard connaître sous le nom d'Andrew Martin, était en cours d'assemblage à l'usine mère de la Région Nord de United States Robots and Mechanical Men. Un des éléments qui, à cette époque, amenèrent l'abandon progressif des préjugés anti-robots sur Terre fut tout simplement les relations publiques. United States Robots and Mechanical Men n'était pas seulement une organisation axée sur la science. Ceux qui la dirigeaient n'ignoraient pas l'importance qu'il y avait aussi à en préserver la rentabilité. Aussi avaient-ils trouvé un moyen discret, subtil et efficace pour écorner peu à peu le mythe de Frankenstein attaché au robot, l'image de l'homme mécanique en Golem redoutable.

Les robots existent pour notre confort, clama le service de relations publiques de U.S.R.M.M. Les robots sont là pour nous aider. Les robots ne sont pas nos ennemis. Les robots sont parfaitement sûrs, sûrs au-delà de toute possibilité de doute. Et - parce que effectivement tout cela était tout à fait exact - les gens commencèrent à accepter la présence de robots parmi eux, non sans rechigner, toutefois. Beaucoup -la majorité, peut-être - se sentaient mal à l'aise face au concept même de robot.

*Andrew est un robot qui, en raison d'un léger défaut de fabrication, est doté de la capacité de créer des œuvres d'art. Après deux cents ans de lutte pour se faire reconnaître en tant qu'être humain, Andrew veut à tout prix obtenir la seule caractéristique qui le distinguerait définitivement de la machine : la mortalité. Il vient enfin de subir l'opération chirurgicale qui lui permet de devenir un être humain à part entière.*

Ce à quoi Andrew n'était pas préparé, c'étaient la faiblesse et la fatigue étonnamment intenses qui suivirent l'opération.

Il n'avait jamais connu de sensations telles que celles qui l'envahirent aux premières heures de son rétablissement. Même quand on avait transféré son cerveau de son corps robotique à l'androïde, Andrew n'avait rien éprouvé de tel.

Au lieu de marcher normalement, il titubait en faisant des embardées. Il avait souvent l'impression que le sol s'élevait pour le frapper au visage. Par moments, ses doigts tremblaient si violemment qu'il avait du mal à tenir quoi que ce soit. Sa vue ordinairement parfaite se brouillait brusquement pendant de longues minutes. Quelquefois, quand il essayait de se rappeler un nom, rien ne venait qu'un néant torturant qui filtrait des recoins de sa mémoire.

Il passa un après-midi entier, la première semaine après son opération, à chercher dans son esprit le nom de l'homme qu'il avait connu sous celui de Monsieur. Soudain, le nom apparut : Gerald Martin. Mais voilà qu'Andrew avait oublié le nom de la brune sœur aînée de Petite Mademoiselle, et il lui fallut encore deux heures de recherches assidues avant que « Mélissa Martin » jaillisse brusquement dans son cerveau. Deux heures ! Cela ne lui aurait normalement pas pris deux millisecondes !

C'était plus ou moins ce à quoi Andrew aurait dû s'attendre, et ce à quoi, de façon abstraite, il s'était effectivement attendu. Et pourtant, la réalité des sensations elles-mêmes dépassait de loin tout ce qu'il avait prévu. La faiblesse physique était quelque chose de nouveau pour lui. De même sa mauvaise coordination, ses réflexes hésitants, sa vue défectueuse, et ses trous de mémoire. Quelle humiliation de se sentir si imparfait... si humain...

Non, se dit-il.

Ça n'a rien d'humiliant. Tu prends tout à l'envers. Il est humain de se sentir imparfait. Voilà ce que tu voulais, par-dessus tout : être humain. Et c'est ce que tu es à présent. Ces imperfections, ces faiblesses, ces hésitations, ce sont précisément les éléments qui font que les humains sont humains. Et qui les poussent à transcender leurs propres défaillances.

Jusque-là, tu n'as jamais connu de défaillances, se dit Andrew. Maintenant, si, et c'est comme ça. Qu'il en soit ainsi. Tu as atteint le but que tu t'étais fixé et tu ne dois pas avoir de regrets.

Progressivement, un jour après l'autre, les choses commencèrent à s'améliorer.

Progressivement. Très progressivement.

[...]

Andrew s'ordonna de ne plus penser à ces sensations de lassitude. Et, fatigué ou non, il traversa de nouveau le continent pour se rendre à la grande tour de verre émeraude de l'Assemblée Mondiale et voir Chee Li-Hsing<sup>27</sup>. [...] Li-Hsing dit : « Le vote final aura lieu cette semaine, Andrew. J'ai essayé de le retarder, mais je suis à court de manœuvres parlementaires, et je ne peux plus rien y faire. Le vote se fera et nous perdrons... Et ce sera fini, Andrew.

- Je vous remercie de votre habileté à retarder les choses, dit Andrew. Ça m'a donné le temps dont j'avais besoin... et j'ai pris le risque que je devais prendre. » [...]

- Qu'est-ce que vous avez donc fait, Andrew ? » demanda Chee Li-Hsing, d'un ton si calme qu'il en était presque menaçant.

« Le problème, dit Andrew, c'était le cerveau, nous étions d'accord -le cerveau positronique contre l'organique. Mais quel était le véritable problème qui se cachait derrière ? Mon intelligence ? Non. J'ai un esprit hors du commun, c'est vrai, mais c'est parce qu'on m'a conçu pour avoir un esprit hors du commun, et après moi, on a brisé le moule. D'autres robots ont des capacités mentales hors normes dans tel ou tel domaine, suivant la spécialité pour laquelle on les a conçus, mais fondamentalement, ce sont des créatures complètement stupides, comme un ordinateur peut être stupide, même s'il est capable d'additionner une

<sup>27</sup> Il s'agit de la Présidente du Comité des Sciences et de la Technologie de l'Assemblée Mondiale.



colonne de chiffres des milliards de fois plus vite qu'un humain. Donc, ce n'est pas de mon intelligence que les sens sont jaloux, pas vraiment. Il y a quantité d'humains qui me battent à plate couture sur ce plan.

- Andrew...

- Laissez-moi parler, Chee. Je vais en venir au fait, je vous le promets. »

[...] « Quelle est la plus grande différence, dit-il, qui existe entre mon cerveau positronique et un cerveau humain ? C'est que mon cerveau est immortel. Tous les problèmes que nous avons eus proviennent de là, comprenez-vous ? Pourquoi se soucierait-on de l'aspect d'un cerveau, ou de sa composition, ou de son origine ? Ce qui importe, c'est que les cellules organiques du cerveau humain meurent. Qu'elles sont condamnées à mourir. Il n'y a rien à faire pour empêcher ça. Les autres organes du corps peuvent être réparés ou remplacés par un substitut artificiel, mais on ne peut pas remplacer le cerveau sans changer, et par conséquent tuer la personnalité. Et le cerveau organique finit obligatoirement par mourir. Tandis que mes circuits positroniques... »

L'expression de Li-Hsing s'était modifiée à mesure qu'il parlait. Son visage exprimait à présent l'horreur.

Andrew sut qu'elle avait déjà commencé à comprendre. Mais il fallait qu'elle entende ce qu'il avait à dire jusqu'au bout. Il poursuivit inexorablement : « Mes circuits positroniques durent maintenant depuis à peine moins de deux siècles sans détérioration perceptible, sans aucune modification indésirable, et ils dureront sûrement encore pendant des siècles. Peut-être indéfiniment : qui peut le dire ? La science de la robotique n'a que trois siècles, et c'est trop court pour dire ce que peut être la durée de vie totale d'un cerveau positronique. Dans la pratique, mon cerveau est immortel. N'est-ce pas là la barrière fondamentale qui me sépare de la race humaine ? Les humains peuvent tolérer l'immortalité chez les robots, parce que c'est une qualité pour une machine de durer longtemps, et que personne ne se sent psychologiquement menacé par cela. Mais ils ne pourraient jamais tolérer l'idée d'un être humain immortel, étant donné que leur propre mortalité n'est supportable que dans la mesure où elle est universelle. Qu'une seule personne soit affranchie de la mort et toutes les autres se sentent atrocement flouées. Et c'est pour cette raison, Chee, qu'ils ont refusé de faire de moi un être humain. »

Li-Hsing dit sèchement : « Vous disiez que vous alliez en venir au fait. Alors, allez-y. Qu'est-ce que vous vous êtes fait, Andrew ? Je veux le savoir !

- J'ai fait disparaître le problème.

- Vous l'avez fait disparaître ? Comment ?

- Il y a des dizaines d'années, quand mon cerveau positronique a été placé dans le corps androïde présent, il a été relié à des nerfs organiques, mais on l'a soigneusement isolé des forces métaboliques qui autrement auraient fini par l'amener à se détériorer. A présent j'ai subi la dernière opération destinée à réarranger les liaisons le long de l'interface cerveau-corps. On a fait disparaître l'isolation. Mon cerveau est maintenant assujéti aux forces d'usure auxquelles sont vulnérables toutes les matières organiques. Les choses sont telles que maintenant —lentement, très lentement —le potentiel s'échappe de mes circuits. »

Le visage finement ridé de Li-Hsing resta un instant inexpressif. Puis elle pinça les lèvres et serra les poings.

« Vous voulez dire que vous avez fait en sorte de mourir, Andrew ? Non. Non, c'est impossible. Ce serait une violation de la Troisième Loi.

- Non, dit Andrew. Il y a plusieurs façons de mourir, Chee, et la Troisième Loi ne fait pas la distinction entre elles. Mais moi, si. J'ai choisi entre la mort de mon corps et la mort de mes aspirations et de mes désirs. Avoir laissé mon corps vivre au prix d'une plus grande mort... voilà quelle était la vraie violation de la Troisième Loi. Plus maintenant. Comme robot, je pourrais en effet vivre pour toujours. Mais je vous le dis : je préfère mourir en tant qu'homme que vivre éternellement en tant que robot. [...]

- Je n'arrive pas à croire ce que vous me dites, Andrew. A quoi ça peut-il bien servir ? Vous vous êtes détruit pour rien ! Rien ! Ça n'en valait pas la peine !

- Je crois que si.

- Alors, c'est que vous êtes un imbécile, Andrew !

- Non, dit-il d'une voix douce. Si cela me rapporte d'être enfin humain, alors cela en aura valu la peine. Et si j'échoue, eh bien au moins, mes efforts et ma douleur stériles prendront bientôt fin, et cela aussi en aura valu la peine.

- Votre douleur ?

Ma douleur, oui. Croyez-vous que je n'aie jamais ressenti de douleur, Chee ? »

Li-Hsing fit quelque chose qui stupéfia Andrew au-delà de toute description.

Sans bruit, elle se mit à pleurer.

*Le robot QT-1, à peine créé, manifeste de la curiosité face à sa propre existence. Il refuse de croire, comme le lui disent ses créateurs, qu'il a été créé par des hommes, et entend bien trouver la vérité par la raison.*

Mike Donovan s'abritait derrière un gigantesque sandwich à la laitue et aux tomates lorsque Cutie frappa discrètement et entra.

- Powell est-il là ?

La voix de Donovan était en grande partie étouffée par les aliments contenus dans sa bouche. Il répondit en interrompant sa phrase par des pauses masticatoires

- Il recueille des renseignements sur les fonctions des courants électroniques. Il semble qu'un orage se prépare. Gregory Powell entra dans la pièce à ce moment, les yeux fixés sur un graphique, et se laissa tomber sur une chaise. Il déploya la feuille devant lui et se mit à griffonner des calculs. Donovan regardait par-dessus son épaule, en broyant de la laitue sous ses dents et en arrosant les alentours de miettes de pain. Cutie attendait en silence. Powell leva la tête.

- Le potentiel Zêta monte, mais lentement. Cependant les fonctions sont erratiques et je ne sais trop à quoi m'attendre. Tiens, bonjour, Cutie. Je pensais que tu dirigeais l'installation du nouveau bar.

- C'est fait, dit le robot tranquillement, et c'est pourquoi je suis venu m'entretenir avec vous deux.

- Oh ! (Powell parut mal à l'aise.) Eh bien, assieds-toi. Non, pas cette chaise. L'un des pieds est faible et tu n'as rien d'un poids plume.

Le robot obéit. -J'ai pris une décision, dit-il placidement.

Donovan roula des yeux furibonds et mit de côté son reste de sandwich. -S'il s'agit encore d'une de ces invraisemblables...

L'autre lui imposa silence du geste. -Continuez, Cutie, nous t'écoutons.

- J'ai consacré ces deux jours à une introspection concentrée, dit Cutie, dont les résultats se sont révélés fort intéressants. J'ai commencé par la seule déduction que je me croyais autorisé à formuler : Je pense, donc je suis !

- Oh, Dieu tout-puissant ! gémit Powell. Un Descartes-robot !

- Qui est Descartes ? s'inquiéta Donovan. Faut-il donc que nous restions là à écouter les balivernes de ce maniaque en fer-blanc...

- Du calme, Mike !

Cutie poursuivit imperturbablement :

- Et la question qui se présenta immédiatement à mon esprit fut la suivante : quelle est la cause exacte de mon existence ?

La mâchoire de Powell s'affaissa. -Je te l'ai déjà dit, c'est nous qui t'avons fait.

- Et si tu ne veux pas nous croire, c'est avec le plus grand plaisir que nous te réduirons en pièces détachées !

Le robot étendit ses fortes mains en un geste de protestation. - Je n'accepte aucun « diktat » autoritaire. Une hypothèse doit être étayée par la raison, sinon elle est sans valeur... et c'est aller à l'encontre de toute logique que de supposer que vous m'avez fait.

Powell posa la main sur le poing soudain noué de Donovan. - Pourquoi ça ?

Cutie se mit à rire. C'était un rire étrangement inhumain, l'émission sonore la plus mécanique qu'il eût fait entendre jusqu'à présent, une succession de sons brefs et explosifs qui s'égrenaient avec une régularité de métronome et la même absence de nuances.

- Regardez-vous, dit-il enfin. Je ne parle pas avec un esprit de dénigrement, mais regardez-vous. Les matériaux dont vous êtes faits sont mous et flasques, manquent de force et d'endurance, et dépendent pour leur énergie de l'oxydation inefficace de tissus organiques...comme ceci. Il pointa un doigt désapprobateur sur ce qui restait du sandwich de Donovan. -Vous tombez périodiquement dans le coma, et la moindre variation de température, de pression d'air, d'humidité ou d'intensité de radiations diminue votre efficacité. En un mot, vous n'êtes qu'un pis-aller.

« Moi, au contraire, je constitue un produit parfaitement fini. J'absorbe directement l'énergie électrique et je l'utilise avec un rendement voisin de cent pour cent. Je suis composé de métal résistant, je jouis d'une conscience sans éclipses, et je puis facilement supporter des conditions climatiques extrêmes. Tels sont les faits qui, avec le postulat évident qu'aucun être ne peut créer un autre être supérieur à lui-même, réduisent à néant votre stupide hypothèse.

Les jurons que Donovan murmurait à part soi devinrent soudain intelligibles lorsqu'il bondit sur ses pieds, ses sourcils rouillés au ras des yeux. - Alors, fils de minerais de fer, si ce n'est pas nous qui t'avons créé, qui est-ce ?

Cutie inclina gravement la tête. - Très juste, Donovan. C'est en effet la seconde question que je me suis posée. Evidemment, mon créateur doit être plus puissant que moi-même, et par conséquent il ne restait qu'une possibilité. Les Terriens gardèrent visage de bois et Cutie poursuivit : - Quel est le centre des activités de la Station ? Que servons-nous tous ? Qu'est-ce qui absorbe toute notre attention ?

Il attendit. Donovan tourna un regard ahuri vers son compagnon. - Je parie que ce cinglé en fer-blanc parle du Convertisseur d'Energie lui-même.

- Est-ce exact, Cutie ? demanda Powell.

- Je parle du Maître, répondit l'autre froidement.

Donovan éclata d'un rire homérique et Powell lui-même ne put retenir quelques soubresauts d'hilarité. Cutie s'était levé, et ses yeux brillants allaient d'un Terrien à l'autre. - Ce n'en est pas moins vrai et je ne m'étonne pas que vous refusiez de me croire. Désormais vous ne demeurerez plus longtemps ici, ni l'un ni l'autre, j'en suis certain. C'est Powell lui-même qui l'a dit : au début seuls des hommes servaient le Maître ; ensuite ce sont les robots qui ont accompli les travaux courants ; enfin je suis venu pour m'occuper des tâches de direction. Les faits sont sans doute exacts, mais l'explication est entièrement illogique. Voulez-vous connaître la vérité qui se dissimule sous ces apparences ?

- Ne te gêne pas, Cutie.

- Le Maître a tout d'abord créé les humains, la catégorie la plus basse et la plus facile à réaliser. Graduellement, il les a remplacés par des robots, occupant le niveau immédiatement supérieur, et enfin il m'a créé pour prendre la place des derniers humains. Dorénavant je sers le Maître.

- Tu ne feras rien de tel, coupa Powell, tu vas exécuter les ordres qu'on te donnera et tu te tiendras bien tranquille, jusqu'au moment où nous serons sûrs que tu peux t'occuper du Convertisseur. Note bien ! Le Convertisseur et non le Maître. Si tu ne nous donnes pas satisfaction, tu seras réduit en pièces détachées ! Maintenant tu peux partir. Et emporte ces renseignements et tâche de les classer convenablement.

Cutie prit les graphiques qu'on lui tendait et quitta la pièce sans ajouter un mot. Donovan se renversa pesamment contre son dossier et passa ses doigts épais à travers ses cheveux.

- Ce robot va nous causer des problèmes. Il est complètement fou !

#### **Question d'interprétation littéraire :**

**Comment le genre de la science-fiction permet-il, dans cet extrait, de mener une réflexion plus générale sur l'Homme ?**